

Nasrollah POURJAVADY

De Qazvīn à San-Francisco

Regard sur la société traditionnelle iranienne et sur la société moderne occidentale à travers les satires de 'Obayd Zākānī et Ambrose Bierce*

L'homme: animal humoriste

'Obayd Zākānī est un nom bien connu des historiens de la littérature persane, et, quand on parle d'humour, de satire ou d'ironie en Iran, cet auteur et son œuvre viennent immédiatement à l'esprit. Dans l'introduction d'une de ses œuvres intitulée «L'épître joyeuse»¹, 'Obayd, parodiant la définition que les philosophes donnent de l'homme, écrit: «L'usage de la parole, qui reste le privilège et le témoin de la grandeur de l'homme, se manifeste sous deux formes: le sérieux et l'humour» (p. 281). Cet aphorisme nous permet de mieux saisir la nature de l'humour: il est l'une des deux faces de la logique et de la dialectique

* Le texte original de cette étude a été publié précédemment dans le *Nashr-i Dānish* (VII, 6, oct.- nov. 1987, pp.2-17).

1- Il n'existe malheureusement pas d'édition critique des œuvres de 'Obayd Zākānī. Nous avons utilisé les *Kolliyāt-e 'Obayd-e Zākānī* de Parviz Atābekī établies à partir de celles d'Henri Ferté (Istanbul, 1303).

humaines. Il ne s'agit évidemment pas d'une définition scientifique, mais, en disant que l'humour constitue un couple avec le sérieux, nous avançons d'un pas dans notre tentative de le définir. 'Obayd abandonne très vite sa définition de la nature de l'humour pour passer à sa fonction. Celle-ci est à son tour intimement liée à celle du sérieux. Humour et sérieux sont, pour lui, les deux plateaux d'une balance qu'il faut constamment tenir en équilibre. Si la balance penche davantage du côté du sérieux, l'esprit succombe à l'ennui. Le remède en est l'humour qui soigne cette affliction de l'esprit et contribue à son épanouissement. 'Obayd cite les philosophes: «*Al-hazl fi-l kalām ka-l milh fi-l ta'ām*: l'humour dans le propos est comme le sel dans un bon plat». Les propos de l'homme grave et sérieux manquent de saveur. Mais, d'autre part, abondance de sel n'est pas sans dommage, comme l'observe 'Obayd: «Si le sérieux continu est cause d'affliction, l'humour continu est cause de mépris et de déshonneur» (p. 281). Un bon repas ne doit être ni fade, ni trop salé; pareillement un homme digne de ce nom n'est ni trop sérieux, ni trop fantaisiste.

L'humour est un thème aux multiples aspects. Sur le plan psychologique, on peut analyser ses effets non seulement chez l'auditeur ou le lecteur, mais aussi chez le locuteur dont il révèle les particularités de l'esprit. Ainsi, l'humour est un merveilleux instrument et les auteurs satiriques nous permettent de mieux saisir le climat psychologique d'une société, son idéal moral et ses perversions.

Nous nous proposons, dans cet article, de jeter un regard sur deux œuvres satiriques, celle de 'Obayd Zākānī et celle d'un satiriste du XIX^e siècle. Avant de présenter ces deux œuvres, il nous faut tenter de définir brièvement les fondements sociaux et moraux de l'humour et de la satire².

Les caricaturistes de la société

Considérés du point de vue social, l'ironie et la satire constituent une forme de contestation. Le satiriste est à la recherche d'idéaux moraux et humanistes et, face à la corruption de sa société, il proteste. Ce qui le différencie du critique c'est, en

2. Nous traduisons *tanz* par «satire».

premier lieu, la distance qu'il prend avec son sujet et la société dont il se moque, ne les jugeant pas dignes d'être pris au sérieux. Une autre différence consiste dans la méthode: le critique objecte, le satiriste pratique l'humour. Le critique exprime directement sa pensée, le satiriste nous livre la sienne sous la forme de la moquerie, de la dérision et de l'ironie. C'est cette apparente opposition du sérieux et du léger qui fait sa force. Un autre ressort de l'art du satiriste est le suivant: il dénonce les vices et les perversions de ses contemporains en donnant l'illusion au lecteur qu'il en est exempt. Jonathan Swift définit ainsi la satire: «C'est un miroir dans lequel chacun voit la face de tous à l'exception de la sienne. Peu de gens sont blessés par la satire»³. Le satiriste est un artiste-peintre, non pas un peintre réaliste, mais un portraitiste qui grossit les traits de sa société: il est un caricaturiste de la société.

L'innovation de 'Obayd

Le satiriste est fils de son temps. Non seulement il puise la matière de son art dans l'observation de la société dans laquelle il vit, mais l'expression aussi de son art est conforme aux modèles littéraires de son époque. Ainsi, dans une société où la poésie l'emporte sur la prose, le satiriste met le vers au service de son humour.

Dans l'histoire de la littérature persane, particulièrement la littérature classique, les satiristes ont essentiellement utilisé la poésie. Les auteurs persans n'ont pas négligé la prose, cette forme littéraire, notamment après la révolution constitutionnelle, ayant été largement pratiquée. Mais, parmi les auteurs classiques, 'Obayd Zākānī fut l'un des seuls à avoir utilisé toutes les formes littéraires (à l'exception du théâtre) pour servir de cadre à ses satires. Il a même utilisé le cadre formel que lui offre le dictionnaire. Son ouvrage intitulé *Ta'rifāt* (Les définitions) est un dictionnaire satirique s'inspirant de la méthode de l'épître d'Avicenne *Hodūd* et des expressions du langage soufi. Ses «*Ta'rifāt*» restent un modèle de l'art satirique irano-musulman,

3- J. SWIFT, «Epilogue to the satire», in: *A Dictionary of literary terms*, Penguin, London, 1982, p. 598.

nous renseignant admirablement sur la société traditionnelle et religieuse de l'Iran du 8^e/14^e siècle. Son œuvre en vers et en prose, bien qu'unique sur le plan de la richesse du contenu, n'est pas nouvelle du point de vue de la forme. Seuls ses *Ta'rifāt* sont véritablement une innovation dans l'histoire de la littérature persane, et, à notre connaissance, aucun autre auteur persan n'a rien écrit de semblable.

Cinq siècles plus tard, un auteur issu d'une tout autre aire culturelle, a, lui aussi, utilisé le cadre formel du dictionnaire pour présenter ses satires. Il s'agit d'un satiriste américain, Ambrose Bierce, dont le recueil de satires s'intitule *The Devil's Dictionary* (*Le dictionnaire du diable*). Nous nous proposons, en comparant cette œuvre aux *Ta'rifāt* de 'Obayd Zākānī, de mieux faire connaître les particularités littéraires de ces deux ouvrages, et aussi de tenter de dégager la personnalité des deux auteurs. A travers les définitions de ces ouvrages, ce sont deux sociétés qui apparaissent: d'un côté la société traditionnelle iranienne du 8^e/14^e siècle et, d'un autre côté, la société industrielle américaine du début du XX^e siècle.

Qui est l'auteur du *Dictionnaire du diable*?

Ambrose Bierce est né en 1842 dans l'Etat d'Ohio. Il commence sa carrière d'auteur en 1866 à San Francisco où il collabore à l'hebdomadaire *News Letter*. En 1872 il part pour Londres où il poursuit son activité littéraire. De retour à San Francisco en 1876, il travaille dans la presse locale. En 1881, il dirige la revue *Wasp* dans les colonnes de laquelle il commence à publier son *Dictionnaire du diable*. Il en poursuit la publication dans le quotidien *Examiner* à partir de 1887. Dès le début de sa publication, ce dictionnaire a soulevé une polémique, Bierce y tournant en dérision la vie du peuple américain et ses traditions. Il fut le premier auteur à se livrer à un tel exercice. A cette époque, Bierce était surtout célèbre par ses nouvelles et ses critiques littéraires, mais, dès 1906, année de la première édition de son dictionnaire, son nom fut connu comme celui d'un satiriste classique de la littérature nord-américaine. Cette première édition comportait moins d'un tiers de l'œuvre totale de Bierce. Dans environ cinq cents entrées, de la lettre A à la lettre L,

l'éditeur, pour des raisons religieuses, intitula l'ouvrage *The Cynic's Word Book*. En 1911 l'auteur ajoute cinq cents autres entrées, de la lettre M à Z, et cette fois l'ouvrage fut publié sous le titre de *The Devil's Dictionary*. En 1913, Bierce part au Mexique et depuis nous n'avons plus aucune trace de lui.

Quelques années après, un chercheur du nom d'Ernest Hopkins, après avoir consulté les journaux dans lesquels Bierce avait publié, a trouvé 851 autres entrées qu'il a ajoutées au *Dictionnaire du diable*. En 1967 une édition complète est publiée, contenant 1851 entrées⁴.

Classement des définitions

Le *Dictionnaire du diable* ressemble aux *Ta'rifāt* de 'Obayd Zākānī. Le modèle de Bierce fut le célèbre dictionnaire *Webster* dont la première édition date de 1812. Les modèles de 'Obayd furent des œuvres traitant du lexique soufi d'Ibn 'Arabī ou d'Abd al-Razzāq Kāshānī, ou encore le *Hodūd* d'Avicenne. Le volume des ouvrages de nos deux auteurs correspond aussi à celui des œuvres dont ils se sont inspirés. Tout comme le *Webster*, le dictionnaire satirique de Bierce est particulièrement volumineux; l'épître de 'Obayd', comme le *Hodūd* d'Avicenne, est d'un faible volume et comporte en tout 210 entrées. D'autre part, comme le *Webster*, chaque entrée du *Dictionnaire du diable* comporte plusieurs définitions couvrant plusieurs lignes, voire quelquefois plusieurs pages. Les *Ta'rifāt* de 'Obayd sont, elles, très courtes, le plus souvent rédigées en 2 ou 3 mots.

L'épître de 'Obayd, qui compte peu d'entrées, peut se lire d'une seule traite. Ses «*Ta'rifāt*» sont divisées en dix chapitres, chaque chapitre regroupant des définitions traitant d'un même sujet ou d'une même catégorie sociale. Cette classification aide le lecteur à se faire une image de chaque groupe social étudié. Le livre de Bierce, à l'inverse de celui de 'Obayd, ne peut se lire en une seule fois. Les définitions ne sont pas classées par thèmes, mais strictement par ordre alphabétique. Par conséquent, pour pénétrer la pensée de l'auteur sur un sujet particulier, par

4- Ambrose BIERCE, *The Enlarged Devil's Dictionary*, Penguin, London, 1985.

exemple une question philosophique, religieuse ou économique, il faut d'abord consulter l'intégralité de l'œuvre et réunir les définitions présentant un rapport entre elles. Je ne sais si, jusqu'à présent, un tel travail a été réalisé en langue anglaise. Nous essaierons ici de réunir quelques définitions de cette œuvre par thèmes, puis de les comparer, dans la mesure du possible, avec celles de 'Obayd. Nous parviendrons ainsi peut-être à mieux connaître à la fois la nature de la satire et la société de ces deux auteurs.

Les sociétés de Bierce et de 'Obayd

Les sociétés de Bierce et de 'Obayd ne sont pas les nôtres. La société de 'Obayd est celle de nos pères, à nous autres Iraniens, société dont les fondements ont été jetés tout au long de nombreuses années. La société de Bierce est industrielle et moderne, et s'est étendue dans le monde entier. Pourtant les similitudes ne manquent pas dans la vision du monde de nos deux auteurs. Cela apparaît clairement, par exemple, dans les définitions des différents corps de métier qu'ils nous proposent.

Dans le premier chapitre de ses *Ta'rifāt*, 'Obayd traite du savant et de l'ignorant, définissant le premier comme une personne pauvre et nécessiteuse. Le savant que décrit 'Obayd vit dans une société traditionnelle, et les difficultés et les peines qu'il connaît sont en rapport direct avec le rôle qu'il joue dans ce type de société. Le savant que décrit Bierce vit dans une société où il n'est pas la cible de l'oppression sociale, et, par conséquent, Bierce ne ressent pas le besoin de le défendre. D'autre part, il existe dans cette société moderne des professions que ne connaissaient pas les vieilles sociétés traditionnelles, par exemple le rédacteur (d'une revue ou d'un quotidien), le député (de l'assemblée ou du parlement), etc...

L'un des corps de métier que les deux satiristes ont particulièrement égratigné est celui de la magistrature. 'Obayd en traite dans le chapitre trois de ses *Ta'rifāt*. Chez lui le juge est celui que tout le monde maudit. Il nous offre le portrait suivant du juge: ses yeux sont un récipient que rien ne remplit; sa demeure est l'enfer, le seuil de Satan; sa fréquentation est malsaine et bienheureux celui dont les yeux ne tombent jamais sur sa sainte face! Pour

Bierce le juge est «quelqu'un qui intervient sans cesse dans les affaires des autres, affaires qui ne le regardent en aucune façon» (p. 196)⁵. Sa définition du mot «justice» n'est pas moins mordante: «Denrée plus ou moins avariée que l'Etat vend au citoyen en récompense de son allégeance, ses impôts et ses services personnels» (*Ibid*). Cette définition s'applique à la société américaine. Mais, à San Francisco, dont l'un des quotidiens publiait ces définitions, cette denrée avariée est désormais introuvable: «Ce qu'il reste de justice à San Francisco n'est qu'une ombre» (p. 290). La vieille expression arabe «*al haqqu li-man qalab*» est toujours d'actualité dans la société de Bierce:

Droit: Zéro qui seul n'a aucune valeur; il n'a de valeur qu'accompagné des chiffres de la force, du pouvoir, de la contrainte et de la domination (p. 274).

Dans ces définitions, comme on le remarque, ce ne sont pas les personnes qui sont visées. Les cibles du satiriste sont davantage l'administration et les organes judiciaires de la société américaine. Le point de vue politique et social des deux auteurs est différent. Dans la vision philosophico-politique de 'Obayd, le rang et la charge de ceux qui sont placés à la tête du pouvoir est un fait établi auquel chacun doit se soumettre, étant d'ailleurs impossible d'imaginer qu'il en soit autrement. Si des difficultés apparaissent, elles concernent les personnes et leur plus ou moins bonne moralité. La loi et la raison définissent les devoirs de ces personnes. Si elles ne respectent pas la justice, il est nécessaire de les critiquer et même de les maudire. Qui étaient ces gouvernants? 'Obayd répond à cette question dans le chapitre deux de ses *Ta'rifāt*. Sa réponse est concise et sans ambiguïté. Ce deuxième chapitre s'intitule «Les Turcs et leurs compagnons». Ces Turcs appartenaient à des tribus incultes et cruelles qui, venant d'Asie centrale, pénétraient en Iran où ils s'emparaient du pouvoir. 'Obayd définit ces tribus turques en deux mots: *Gog* et *Magog*. Le résultat de leur invasion fut la famine; «*al-muṣādirāt*

5- Nous avons utilisé la traduction partielle de Jacques Papy, *Dictionnaire du Diable* (Paris, Nouvel office d'édition). Nous remercions M. A. Rouhbakhshan qui a mis cet ouvrage à notre disposition (N.d.T.).

va'-*l qasamāt*=réquisition et partage», fut le mot d'ordre de leur stratégie; «*nakir* et *munkar*» sont les deux hérauts qui «les entourent de chaque côté, appuyés sur un gourdin». Dans l'appareil exécutif des Mongols ilkhanides et timourides, le dirigeant est nommé «Grand chien», et son «remplaçant» «Petit chien»; le soldat est un «loup», l'agent de renseignement est un voleur tout comme le scribe; le policier «la nuit se livre au brigandage et le jour rançonne les commerçants». Dans toutes ces définitions ce sont les personnes qui sont l'objet de la satire, et non les institutions administratives ou politiques.

Bierce, au contraire, s'attaque aux institutions et aux autorités, les met en garde sachant que ces institutions sont susceptibles d'être changées. Un grand nombre des définitions de son *Dictionnaire du diable* traitent de questions politiques et critiquent les institutions. Le mot «politique» est défini de la façon suivante:

Politique: Moyen d'existence entre les mains des criminels parmi les plus abjects (p. 248).

Cette définition, plus virulente que satirique, est la plus amère de celles de l'auteur quand il décrit la société américaine, et, en règle générale, la société moderne, libérale et démocratique. Dans d'autres définitions concernant le domaine politique, l'humour destructeur de notre satiriste se manifeste davantage. Le mot «démocratie» n'apparaît pas sous la forme d'une entrée, mais l'auteur en traite sous l'entrée suivante:

Devinette: Qui élit nos dirigeants?

La société démocratique est le terrain de rivalités entre politiciens. Bierce en traite sous l'entrée «rumeurs»:

Rumeurs: Bruit qui court. Arme favorite des assassins de réputation (p.278).

Dans d'autres définitions qu'il donne du mot «politique», il la compare à un bal masqué simulé par des rivaux qui défendent de grands principes, c'est-à-dire leurs propres intérêts. La corruption n'est pas non plus absente dans les relations internationales. Ce que le droit international nomme «diplomatie» n'est rien d'autre que mensonge professionnel:

Diplomatie: Art patriotique de mentir pour son pays (p. 97).

La responsabilité est un concept qui fait l'orgueil des sociétés modernes, particulièrement des gouvernants et des appareils d'Etat, garants de l'ordre social. Cette prétention n'échappe pas non plus à la satire de Bierce dans les deux définitions suivantes:

Responsabilité: Fardeau détestable que l'on peut aisément transférer sur les épaules de Dieu, du Destin, de la Fortune, de la Chance, ou du Voisin. Au temps où l'astrologie était en vogue, on s'en déchargeait généralement sur une étoile (p. 271).

Démission: Acte intelligent que l'intéressé effectue avant son licenciement (p. 269).

Commerçants, prêtres et médecins...

Bien que Bierce ait plutôt tendance à s'intéresser aux questions politiques et sociales, il n'a pas pour autant complètement négligé de traiter des individus et des professions qu'ils exercent. A l'instar de 'Obayd, la satire de Bierce s'exerce aussi sur les corps de métier. Voyons d'abord ce qu'en dit 'Obayd.

En règle générale, dans le chapitre six de son épître, intitulé «Les corps de métier et les fonctionnaires», l'impiété, le vol et la ruse caractérisent cette catégorie sociale. Le commerçant (*bāzārī*) ne craint pas Dieu, l'usurier est un voleur, tout comme le courtier. Le poète, le prédicateur, le šeyx et le soufi ne sont pas mieux traités: le poète est un être cupide, l'Imam qui dirige la prière fait de celle-ci un moyen lucratif de gagner sa vie = *namāz forūš* (litt. vendeur de prière), et le soufi n'est qu'un pique-assiette (*moft x'ār*). Voilà le tableau que 'Obayd dresse de sa société. Voyons quel est celui de Bierce.

On trouve plus ou moins dans la société américaine, et de manière générale dans la société occidentale, toutes ces perversions et corruptions, mais sous une forme différente, plus acceptable, plus respectable. Bierce traite volontiers des professions respectables. Commençons par les dentistes. Dans la société de 'Obayd ils étaient en même temps barbiers, appartenant donc à une classe inférieure de la société, ce qui explique que 'Obayd ne se soit pas attaqué à eux. La situation du dentiste dans la société moderne est tout autre. Bierce nous en donne la définition suivante:

Dentiste: Prestidigitateur qui, tout en vous mettant des morceaux de métal dans la bouche, tire des pièces de monnaie de votre poche (p. 99).

L'architecte n'est pas mieux considéré:

Architecte: Celui qui trace le dessin de votre maison en nourrissant des desseins sur votre argent (p.47).

Les définitions que Bierce donne des religieux sont très proches de celles de 'Obayd:

Curé: Prétend connaître les voies qui mènent au Paradis et qui, pour cette raison, veut vous tirer de l'argent (p. 253).

Prêtre: Celui qui assume la direction de nos affaires spirituelles comme moyen d'améliorer ses affaires temporelles (p. 71).

Ce sont les apothicaires ('aṭṭār) qui remplissaient la fonction de médecin dans la société traditionnelle iranienne. 'Obayd définit ainsi l'apothicaire: «il souhaite que tous soient malades». Bierce, à son tour, écorche le médecin:

Médecin: Illustre personnage qui se réjouit de votre maladie et se désole de votre bonne santé (p. 99).

Les niaiseries des philosophes

Comme nous l'avons remarqué, Bierce, à l'encontre de 'Obayd, s'en prend volontiers aux institutions sociales et aux concepts philosophiques, scientifiques, moraux ou religieux. Cela ne veut pas dire que 'Obayd s'en soit abstenu, mais c'est dans un autre ouvrage satirique, *Axlāq al- Ašrāf*, qu'il en a traité et non pas dans les *Ta'rifāt* dans lesquelles on ne trouve rien au sujet de la philosophie ou de la morale. Le *Dictionnaire du diable* est lui, un ouvrage que je recommande à tous les étudiants en philosophie. C'est dans cet ouvrage, aussi, que l'on mesure toute la profondeur de la pensée de Bierce. Mettre le doigt sur la faiblesse de concepts philosophiques n'est pas l'affaire du premier venu, même si Bierce n'est évidemment pas un philosophe. Il est davantage un journaliste de talent, éclairé, connaissant l'histoire de la philosophie, et par conséquent capable, dans ce domaine aussi, d'exercer son art de la caricature.

Bierce s'est intéressé aussi bien à la philosophie classique qu'à la philosophie moderne. Les philosophies de Platon et d'Aristote

font l'objet de deux entrées de son dictionnaire:

Péripatéticien: En train de se promener. Ayant rapport à la philosophie d'Aristote qui, pendant qu'il exposait ses idées, avait coutume de se déplacer d'un endroit à l'autre pour éviter les objections de ses disciples. Précautions bien inutiles, car ils ignoraient le sujet autant que lui (p. 243).

Platonique: Ayant rapport à la philosophie de Socrate.

Comme nous le constatons dans ces définitions, le but de l'auteur n'est en aucune façon de traiter de questions philosophiques ou d'écoles philosophiques. Son intention est la satire. Il veut faire rire des philosophes et c'est la raison pour laquelle il s'intéresse aux philosophes célèbres. En dehors d'Aristote et de Platon, il traite surtout des mouvements philosophiques modernes, nés en Occident. La philosophie de Descartes, père de la philosophie moderne, est définie comme suit:

Cartésien: Se rapportant à Descartes, philosophe célèbre, auteur du fameux dicton: *Cogito, ergo sum*, par lequel il se plaisait à croire qu'il démontrait la réalité de l'existence humaine. Néanmoins, on pourrait améliorer sa maxime de la façon suivante: *cogito cogito, ergo cogito sum* («je pense que je pense, donc je pense que je suis»); nul philosophe n'a fait une déclaration plus proche de la certitude (p. 67).

Il faut bien reconnaître, en lisant cette définition, qu'aucun critique de la pensée cartésienne ne s'est moqué avec autant de subtilité du fameux philosophe. Bierce s'en prend également à deux mouvements en vogue à son époque: le nihilisme et le positivisme (on remarquera qu'à aucun moment n'apparaît le nom de Marx ni celui du marxisme):

Nihiliste: Russe qui nie l'existence de tout sauf de Tolstoï. Le chef de cette école est Tolstoï (p. 230).

Positivisme: Philosophie qui nie notre connaissance du Réel et affirme notre ignorance de l'Apparent. Le plus long de ses interprètes est Auguste Comte, le plus large, Stuart Mill, le plus épais, Herbert Spencer (p. 249).

Il a aussi traité de concepts fondamentaux des écoles philosophiques modernes, tels que le «noumène» de Kant ou la «monade» de Leibniz, réalisant un véritable tour de force en

exerçant son art de la satire sur des concepts aussi complexes. En fait, s'il se moque, ce n'est pas des philosophes ni de leurs systèmes de pensée; ce n'est pas de leur connaissance dont il se moque, c'est de leur ignorance, de leur orgueil qui leur fait croire qu'ils ont compris l'homme et le monde, alors que ce qu'ils connaissent est infime par rapport à ce qu'ils ignorent. Newton reste la référence de la philosophie moderne, mais même la science de cet éminent physicien n'est qu'une goutte d'eau comparée à l'océan de ce qui reste inconnu de notre monde. Le satiriste se moque de celui qui oublie cette proportion. La définition qu'il donne de l'école de Newton illustre bien ce propos:

Newtonien: Se rattachant à une philosophie de l'univers inventée par Newton, lequel découvrit qu'une pomme finit toujours par tomber sur le sol, mais fut incapable de dire pourquoi (p. 230).

Les controverses que les philosophes entretiennent entre eux procurent évidemment une matière excellente à la satire de Bierce:

Mouvement: Accident ou état que l'on attribue au corps. Nombreux sont les philosophes qui nient l'existence du mouvement, affirmant l'impossibilité absolue de celle-ci et argumentant que rien ne peut ni se diriger vers un lieu existant, ni se diriger vers un lieu inexistant. D'autres, se faisant l'écho de Galilée, déclarent «et pourtant elle bouge» (p. 228).

Enfin, la définition même du mot «philosophie» résume sa pensée quant à la futilité des efforts des philosophes:

Philosophie: Itinéraire composé de plusieurs routes qui mènent de nulle part à rien (p. 244).

Grandeur et décadence du Christianisme

Nous abandonnons maintenant la philosophie et nous nous penchons sur un autre sujet qui a particulièrement intéressé Bierce: la religion et la pensée religieuse. Là encore, c'est surtout l'aspect social du phénomène religieux qu'il a retenu:

Noël: Jour qui, sous prétexte religieux, est distingué des autres jours et qui est consacré à s'empiffrer de victuailles et d'alcools, à gâter et à couvrir

de cadeaux les enfants et à remplir avec débilité ses devoirs familiaux (p. 70).

Eglise: Lieu où le prêtre adore Dieu et les femmes le prêtre (p. 70).

On le voit, dans ces définitions, Bierce critique davantage des pratiques qui se sont éloignées du christianisme originel. Pourtant, quelquefois, ses définitions sont plus profondes et traitent de questions en rapport direct avec le dogme chrétien. Les entrées «Trinité» (p. 308), «unitarisme chrétien» (p. 211), «croix» (p. 83), «Saint Sacrifice» (p. 115), sont des critiques fondamentales à l'encontre du dogme chrétien. Sa définition du mot «Trinité» est un résumé de sa position face au phénomène religieux. Il écrit: «En matière de religion, nous croyons uniquement ce que nous ne comprenons pas» (p. 308). Il exprime la même idée dans sa définition du mot «foi»: «croyance, sans l'appui d'aucune preuve, en ce que raconte quelqu'un, sans en rien connaître, au sujet de choses sans parallèle» (p. 121). Ces deux définitions reflètent fidèlement le sentiment de perplexité et de doute des intellectuels de la fin du XIX^e siècle vis-à-vis du phénomène religieux.

La situation de 'Obayd dans ce domaine est totalement différente. 'Obayd n'est pas de ceux qui doutent et sa foi n'est pas ébranlée. L'introduction de son épître débute par la louange du Dieu créateur et par le salut au Prophète de l'Islam. Il a aussi défini des concepts religieux, mais sans jamais manquer de respect pour les choses sacrées. C'est surtout aux dévots aveugles qui imitent servilement les autorités religieuses qu'il s'en prend. Bierce aussi se moque de ces serviles imitateurs chez qui l'expérience religieuse n'est pas le fruit de la recherche. Il va plus loin en affirmant que seules les sciences exactes mènent à la découverte de la vérité, et non pas la religion ou la philosophie. Bierce est un agnostique. Tout au long de ses définitions il insiste sur la faiblesse de l'homme à comprendre les hautes vérités métaphysiques qui lui restent inaccessibles. Mais cet homme faible est aussi ignorant et orgueilleux. Pour reprendre une expression coranique, il est ignorant et oppresseur. L'homme ne connaît pas, mais imagine qu'il connaît. C'est précisément ce qui justifie la satire de notre auteur dans les définitions suivantes:

Prier: Demander que les lois de l'univers soient annulées en faveur d'un seul solliciteur qui reconnaît lui-même son indignité (p. 250).

Ermite: Qui a tout abandonné, sauf l'abandon (p. 29).

Bienséance et politesse à l'occidentale

Quand Bierce s'en prend au savoir-vivre et à l'étiquette sociale des Occidentaux, le spectre de la pensée de Nietzsche se profile à l'horizon. Le savoir-vivre et l'étiquette sont considérés comme des valeurs sûres de la civilisation occidentale, et, nous autres Orientaux, les considérons comme des marques du bon goût de cette civilisation, marques que, depuis déjà un certain temps, nous essayons d'imiter. Le mot «merci» entré dans l'usage persan, ou encore certains mots ou expressions que nous employons pour faire une requête, témoignent de notre admiration du savoir-vivre occidental. Tout au long d'un siècle au cours duquel nous nous sommes efforcés d'apprendre et de copier les convenances sociales des Occidentaux, nous sommes-nous jamais demandé si, avant d'entrer en contact avec l'Occident, nous ne possédions pas nos propres convenances sociales et si nous ne savions pas nous comporter civilement les uns avec les autres? Que sont tous ces ouvrages que notre tradition littéraire a consacré au savoir-vivre? Que sont ces recommandations morales dont ont traité tant de nos grands auteurs? Est-ce que vraiment nos dignitaires religieux et nos savants ignoraient tout de la conduite morale et de ses règles les plus élémentaires, pour que nous soyons obligés d'imiter celles des Occidentaux?

La réponse à ces questions nécessite une étude comparative du savoir-vivre et des convenances sociales de la société moderne occidentale et de celles, traditionnelles, de l'Iran musulman. Les limites de cet article ne nous permettent pas une telle étude, mais l'art satirique de Bierce offre un élément de réponse intéressant. Bierce avance un concept essentiel quand il décrit les rapports des citoyens américains entre eux, à savoir l'individualisme:

Je: Premier mot du langage, première pensée de l'esprit, premier objet d'affection (p. 170).

Soi: Plus importante personne au monde (p. 289).

L'individualisme et l'égoïsme sont, chez Bierce, une pierre

jetée dans le jardin du savoir-vivre et des convenances sociales à l'occidentale. Pour lui, les comportements «polis» ne sont qu'apparence et hypocrisie. Quiconque manifeste son savoir-vivre, manifeste d'abord son «je», puis, seulement après, sa modestie ou son abnégation qui ne sont qu'un masque sur le visage de l'individualisme:

Politesse: Forme la plus acceptable de l'hypocrisie (p. 248).

S'excuser: Poser les fondements d'une future offense (p. 46).

Bien sûr, toutes ces définitions ne sont que prétexte à la satire de Bierce, et peut-être les avons-nous trop prises au sérieux. Mais, en tout état de cause, aucune satire n'est totalement dépourvue de sérieux et c'est cette part de sérieux qui nous permet de déduire que la face cachée du savoir-vivre occidental est une forme d'individualisme. Bien sûr, pour être juste, il faut dire que l'individualisme que dénonce Bierce n'est pas absolument négatif. En vérité, les Occidentaux, bien plus que de nombreux peuples, font preuve d'une politesse raffinée, respectant les droits d'autrui. Bierce, lui-même, reconnaît la valeur de ce savoir-vivre et la respecte à la fois dans sa vie privée et dans ses écrits. Ses définitions sont un miroir, mais son rôle de satiriste l'oblige à prendre du recul vis-à-vis de sa société, à en dégager les perversions et à les dénoncer. Le satiriste n'est pas un réformateur social. Ses allusions aux faiblesses de la société dans laquelle il vit n'apportent pas de solutions, elles se contentent de faire rire ses lecteurs aux dépens d'eux-mêmes.

Considérons maintenant les satires s'exerçant sur la culture iranienne, et voyons comment 'Obayd s'est moqué de notre savoir-vivre et de nos règles de politesse. Le regard qu'il porte dans ce domaine est limité. Il critique certains traits de notre savoir-vivre, mais il s'agit à chaque fois de coutumes d'une classe particulière de la société. Quand Bierce dénonce l'hypocrisie des rapports sociaux de tous ses contemporains, 'Obayd ne s'intéresse qu'à un seul groupe social sous le titre générique de «Coutumes des Grands». Ce sont les hauts personnages de la société qui retiennent son attention. Un autre point sépare nos deux auteurs. L'un d'eux vit dans une société qui s'appuie sur un idéal moral bien défini. L'épître de 'Obayd, *Resālat al-Ašraf*, le montre bien,

son idéal moral est conforme à l'éthique musulmane et sa satire s'exerce sur la corruption de cette éthique. Son intention est d'assumer un rôle conciliateur et de ramener sa société à des valeurs morales purifiées. Dans la société de Bierce, l'idéal moral n'est plus clairement défini. Le rire qu'il provoque est un rire amer et manifeste clairement l'aspect agnostique de sa pensée.

L'infortune du jeune époux

Il est un domaine privilégié pour la plume des satiristes: celui des rapports des époux entre eux et de la famille. Nos deux auteurs en ont bien évidemment traité. 'Obayd lui consacre deux chapitres de son épître, et ce de manière directe, sans voile ni retenue. Non pas qu'il voie dans le mariage et la constitution d'une famille une déviation morale, mais parce que le sujet se prête aisément à la plaisanterie. Il définit le célibataire comme un être qui se moque de tout, qui, s'il se marie devient misérable et malveillant. Il décrit ainsi la vie du jeune époux: elle est futile, gâchée, ses biens sont dispersés, son esprit troublé, son humeur amère... si vous l'interrogez sur sa belle famille: son beau-père est acariâtre, sa belle-mère insupportable... l'amour est l'affaire des oisifs, la sensualité est la ruine de l'homme et de la femme. L'amour ne suscite que perte et faillite, même et surtout sur le plan économique. Malheur à celui qui croit s'en tirer en épousant une autre femme, voire plusieurs autres, ne faisant ainsi que multiplier son malheur. La seule solution pour le jeune époux est le divorce.

'Obayd n'hésite pas non plus à traiter des rapports physiques du couple avec un franc-parler et une effronterie qui ne laissent d'étonner. Bierce, quant à lui, a peu traité de la famille, du couple et de ses rapports. Le mot «sexe» ne figure pas dans son dictionnaire. La définition du mari, elle, y figure:

Mari: Celui qui, après avoir diné, est chargé de laver la vaisselle (p. 168).

Il n'y a là aucune allusion aux rapports physiques du couple.

Avant Gutenberg et Freud

Comment expliquer la pudeur dont fait preuve le satiriste américain? Comment se fait-il que 'Obayd traite de questions

licencieuses en tout sérénité et que Bierce s'en abstienne?

Dans la société traditionnelle qui précède Gutenberg, la satire s'adresse à un public bien particulier. Cette société est fermée et le nombre des lettrés y est très limité. L'œuvre du satiriste s'adresse à un très petit nombre de lecteurs éclairés. Quand 'Obayd rédige, à Qazvīn ou à Širāz, ses satires, il sait qu'elles ne tomberont pas entre toutes les mains, ce qui lui permet une grande liberté de parole. Mais dans la société industrielle, après Gutenberg, une nouvelle catégorie de lecteurs apparaît. Dans cette société l'auteur ne choisit plus ses lecteurs. Il confie ses écrits à son éditeur qui les imprime et les distribue (aujourd'hui dans le monde entier), les mettant ainsi à la portée de tous. La presse est encore plus intrépide en atteignant une quantité considérable de lecteurs. L'imprimerie a fait éclater les limites que la société traditionnelle imposait aux lecteurs de la satire. Parallèlement, elle a changé la conception que l'auteur se fait de ses lecteurs et les rapports qu'ils entretient avec eux. Ainsi certains sujets sont à éviter sur le plan social, la question sexuelle restant particulièrement délicate et embarrassante. Cet embarras est très net dans la société américaine de Bierce. Ses écrits, publiés dans la presse, connaissaient une large audience et Bierce fut obligé de s'auto-censurer.

La différence entre Bierce et 'C'obayd en ce qui concerne les questions sexuelles ne s'explique pas seulement par la découverte de Gutenberg. La censure que l'Américain s'impose dans ce domaine disparaît complètement quand il s'agit de questions politiques, autre point sensible, souvent même plus sensible encore, notamment quand le satiriste s'en prend aux détenteurs du pouvoir. La liberté avec laquelle Bierce traite de questions politiques lui fut facilitée par le libéralisme de la culture occidentale de la fin du XIX^e siècle. Mais ce libéralisme n'avait pas encore touché les questions sexuelles et Bierce ne pouvait pas en traiter.

Pour mieux comprendre ce phénomène, il faut jeter un regard sur la société de 'Obayd et sur les libertés dont jouissait l'écrivain et le poète musulman iranien. En règle générale, la culture musulmane est relativement libérale en ce qui concerne les questions sexuelles. Plus grande dans le passé qu'aujourd'hui,

cette liberté a suscité, d'une part, des poètes comme Neẓāmī ou 'Aṭṭār, qui restent très chastes, et, d'autre part, Sanā'ī ou Mowlavī qui ne cachent rien à leurs lecteurs; 'Obayd s'inscrit évidemment dans la lignée de ces derniers.

La situation de Bierce est bien différente. Les valeurs morales de la société dans laquelle il vit ne sont pas celles de la société de 'Obayd, ni même celles de l'Amérique d'aujourd'hui. Il vit à la fin de l'époque victorienne où le puritanisme chrétien est très fort. Son puritanisme étonne aujourd'hui, même les lecteurs américains, tant la génération actuelle est habituée à l'obscénité et à la débauche de cette fin de XX^e siècle, notamment après la vulgarisation des travaux de Freud. La rapidité avec laquelle la mentalité occidentale a évolué dans les soixante-dix dernières années en ce qui concerne la question sexuelle, a fortement influencé les auteurs contemporains. Bierce est un pur produit de l'ordre moral du XIX^e siècle et subit les pressions d'une tradition littéraire contraignante. 'Obayd, lui, est le produit d'une tradition littéraire libre et mesurée qui lui permet de choisir sa propre voie. La réaction rapide des Occidentaux au XX^e siècle est due à l'exagération de ceux du XIX^e, alors que la tradition libérale de la société iranienne en matière sexuelle est restée mesurée et n'a jamais été exagérée. Si Bierce était vivant, assurément il serait étonné de constater l'exagération dont font preuve les auteurs modernes occidentaux quand ils traitent du sexe, alors que 'Obayd, vivant dans la société iranienne contemporaine, n'y verrait pas de grandes différences avec la sienne. Bien sûr, nous autres Orientaux, sommes plus conservateurs et aujourd'hui les auteurs et les éditeurs ne se permettent plus les mêmes libertés, certains hésitant à rééditer des divans comportant des vers licencieux. Le divan de 'Obayd Zākānī n'est plus édité, et dans certaines éditions anciennes quelques vers ne figurent qu'à l'état de pointillé. La découverte de Gutenberg a profondément accentué ce conservatisme, de la même façon qu'elle a pesé sur l'art de la satire de Bierce.

Quelques définitions

Nous avons dit, au début de cet article, que l'épître de 'Obayd est classée par thèmes alors que le classement du *Dictionnaire du*

diable est alphabétique. On peut, néanmoins, faire un classement thématique des définitions de Bierce, tâche possible mais difficile. L'œuvre de Bierce est véritablement un dictionnaire. Ses définitions ne conservent leur saveur que dans leur langue originale. Je ne pense pas qu'il puisse y avoir un jour une traduction persane du *Dictionnaire du diable*, en tout cas une bonne traduction. Un grand nombre des définitions de Bierce n'ont pas de sens pour le public iranien, certaines ayant d'ailleurs perdu leur attrait pour le lecteur américain contemporain. Quand j'ai entrepris la rédaction de cet article, j'ai dû choisir des définitions susceptibles non seulement d'être traduites, mais aussi dont l'humour soit accessible au lecteur contemporain, iranien notamment, ce qui en a considérablement réduit le nombre.

Je termine cet article en offrant au lecteur quelques définitions qui lui feront mieux saisir l'esprit de la satire de Bierce:

Conseil: La plus petite pièce de monnaie courante (p. 42).

Fou: Souffrant d'une indépendance intellectuelle très marquée; ne se conformant pas aux normes de pensée, de langage et d'action que les conformistes tirent de leur contemplation d'eux-mêmes; en lutte contre la majorité; bref, inhabituel. Il convient de noter que les gens sont déclarés fous par des fonctionnaires qui n'ont pas la moindre preuve d'être eux-mêmes sains d'esprit (p.217).

Cheval: Fondateur et gardien de la civilisation (p. 166).

Imagination: Entrepôt de faits possédé en propriété indivise par un poète et un menteur (p.172).

Argent: Preuve de culture et passeport pour une société élégante (p. 226).

Main: Instrument de forme étrange porté à l'extrémité du bras de l'homme et généralement fourré dans la poche de quelqu'un (p. 152).

Armure: Vêtement porté par un homme qui a un forgeron pour tailleur (p.48).

Connaissance: Personne que nous connaissons assez bien pour lui emprunter de l'argent, mais pas assez bien pour lui en prêter (p. 41).

Naissance: La première et la plus effroyable de toutes les calamités (p. 58).

Liberté: Sur le plan individuel, un des biens les plus précieux de l'imagination (p. 209).

Savoir: Genre d'ignorance qui distingue l'homme studieux.

Sottises: Objections soulevées contre cet excellent dictionnaire.

Vérité: Ingénieux composé d'apparence et de désir. La découverte de la vérité constitue le seul but de la philosophie, laquelle est la plus ancienne occupation de l'esprit humain et semble avoir les meilleures chances d'exister avec une activité accrue jusqu'à la fin des temps.

Vers blancs: Pentamètres iambiques non rimés, genre de vers anglais le plus difficile à écrire de façon acceptable, et, en conséquence, particulièrement affectionnés par ceux qui sont incapables d'écrire aucun genre de vers de façon acceptable.

Vertu: Qualité robuste que l'on trouvait jadis chez les Pantidoodles peuplant la partie inférieure de la péninsule d'Oque. Des missionnaires firent, à leur retour, de faibles tentatives pour l'introduire dans divers pays européens, mais il semble qu'elle ait été imparfaitement expliquée.

Vertus: Nom donné à certaines abstentions.

Vie: Condiment spirituel qui préserve le corps de la décomposition. Nous vivons dans l'appréhension perpétuelle de la perdre; pourtant, elle ne nous manque pas quand nous l'avons perdue. «La vie vaut-elle la peine d'être vécue?»

Trad. du persan par Jacques SELVA

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی